

Poète des trottoirs et de misère

RICHARD FOISY, *Un poète et son double Jean Narrache-Émile Coderre*, Montréal, L'Hexagone, 2015, 419 pages

RICHARD FOISY (ANTHOLOGIE PRÉSENTÉE PAR), *Quand j'parl » pour parler*, Montréal, L'Hexagone, Typo, 2015, 265 pages

Pascal Chevrette

Volume 10, Number 2, Spring 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/80987ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (print)

1929-5561 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Chevrette, P. (2016). Review of [Poète des trottoirs et de misère / RICHARD FOISY, *Un poète et son double Jean Narrache-Émile Coderre*, Montréal, L'Hexagone, 2015, 419 pages / RICHARD FOISY (ANTHOLOGIE PRÉSENTÉE PAR), *Quand j'parl » pour parler*, Montréal, L'Hexagone, Typo, 2015, 265 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 10(2), 28–29.

Tous droits réservés © Ligue d'action nationale, 2016

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

POÈTE DES TROTTOIRS ET DE MISÈRE

Pascal Chevrette
Chef de pupitre, littérature

RICHARD FOISY
UN POÈTE ET SON DOUBLE
JEAN NARRACHE-ÉMILE
CODERRE
Montréal, L'Hexagone, 2015,
419 pages

RICHARD FOISY (ANTHOLOGIE
PRÉSENTÉE PAR)
**QUAND J'PARL'» POUR
PARLER**
Montréal, L'Hexagone, Typo, 2015,
265 pages

Jean Narrache est un pseudonyme, on s'en doute. Avant de lire ses poèmes et sa biographie, son nom me disait peu de choses, celui d'un poète populaire qui connut son heure de gloire pendant la Grande Dépression et la guerre. On pourrait croire que le personnage est né de ces marasmes, que chômage et faim lui ont donné l'élan poétique requis, mais l'histoire que raconte Richard Foisy, l'auteur de sa biographie, débute avec la naissance même du principal intéressé dans les quartiers populaires du Montréal de la fin du XIX^e siècle. Parents emportés par la tuberculose, santé fragile, conditions de vie d'un milieu très très humble: Émile Coderre en arracha dès le jeune âge.

Mais c'est en s'appropriant la langue populaire, qu'il entend bruiser autour de lui, alors qu'il exerce le modeste métier de pharmacien, ou plus tard, quand il sillonne les routes de la belle province à titre de commis voyageur, qu'Émile Coderre est révélé à lui-même. Le pessimisme qui l'a façonné dans l'enfance, et que Foisy détecte dès ses premiers écrits, s'affirme sous d'autres traits que celui du sentiment de la défaite. Imitant jusque là les modèles classiques et romantiques, Coderre s'approprie dès le milieu des années 20 le vocabulaire de la rue et du quotidien pour dire une pauvreté, un ressentiment et une impuissance qu'il n'est pas seul à subir. *Tu sais, quand j'étais su» la terre/J'étais comm'toé, simple ouvrier. / J'me rappell» de mon temps d'misère; / J'sais comm'» c'est dur de travailler.* («Espoirs») Coderre qui se dit «poète du trottoir», par opposition au poète du terroir, endosse presque naturellement toute la colère, l'exaspération et l'indignation de ceux qu'ils voient peiner à joindre les deux bouts: *Fait's que nous autr's, vil'populace./On croupiss» toujours dans nor'crasse; / Qu'on soit jusqu'à la fin des fins/Des charrieux d'eau,*

des crèv» faim./des bons à rien, des misérables («Prière devant la Sun Life»).

Il y a dans la poésie de Jean Narrache un charme qui opère encore si l'on se donne la peine d'aller plus loin que la première impression de misérabilisme. Son œuvre est celle d'un monologuiste qui a donné une voix à la lucidité sourde des hommes de peu de mots qu'étaient en masse ces petits salariés, journaliers non syndiqués, ouvriers exploités des années 30. Foisy nous fait comprendre que le titre un peu inoffensif de *J'parl'» pour parler* (son recueil de 1939) est en fait une puissante «formule de délivrance», expression-clef du poète allemand Novalis à propos d'une parole qu'on dit véritable.

La poésie anecdotique de Jean Narrache, proche du peuple, est riche dans sa pauvreté et possède la grande force de représenter les conflits sociaux et les rapports de force par ces scènes simples et évocatrices

ÉMILE CODERRE JASE ET PARLE
POUR TOUT DIRE

Les éditions de L'Hexagone ont collaboré avec Foisy pour mieux faire connaître cette œuvre originale et variée composée d'abord de poèmes, puis de centaines de causeries, chroniques, conférences, rêveries, dialogues et d'une impressionnante production de textes radiophoniques: théâtre, jasettes, parages et «jaspinages». Chercheur indépendant en littérature et en histoire de l'art, Foisy a recueilli plusieurs témoignages et épluché bien des fonds d'archives pour présenter avec beaucoup de rigueur un portrait d'Émile Coderre et de son double, de même qu'une sélection significative de ses poèmes et proses.

L'épisode de ses études au collège de Nicolet est particulièrement riche de détails et d'anecdotes. C'est dans cette institution pionnière que le jeune Coderre forge ses premières armes en lisant avec avidité les *Souvenirs de prison* du célèbre journaliste Jules Fournier. Foisy passe au peigne fin les grandes épreuves du jeune homme, ses ambitions poétiques et ses amours déçues, pour dégager ce constant sens de l'observation et de la fraternité à l'origine de la constitution de l'*alter ego*.

Richard Foisy

Un poète et son double
Jean Narrache - Émile Coderre



Foisy a mené beaucoup de recherches sur la réception critique des textes de Coderre. On y apprend entre autres que l'acérbe Claude-Henri Grignon reprochait au premier Jean Narrache de plagier le poète populaire français Jehan Rictus et ses *Soliloques du Pauvre*, ce que Foisy récuse avec nuances. La carrière littéraire de Jean Narrache révèle de plus une évolution dans l'histoire d'une poésie canadienne-française où le public manque à l'appel. *Quand j'parl' tout seul* (1932) se vendit à 5000 exemplaires en trois ans; «du jamais vu», clamait alors la critique. Entendue comme l'écho de la misère pendant la Crise, sa poésie trouva un nouveau lectorat, on en parla jusque dans les journaux francophones de la Nouvelle-Angleterre. À travers son personnage de vagabond et de laissé-pour-compte, il se donnait la liberté de dénoncer les riches et les arrivistes, le faux patriotisme et la propagande des politiciens. «Jean Narrache, écrit Foisy, possède le don de lire dans le secret des âmes des déshérités, d'entrer comme chez lui dans leurs pensées les plus intimes, de s'incarner dans leur quotidien le plus prosaïque, de ressentir dans toute sa chair le poids de leur misère.» (p. 191).

De même, Foisy situe bien Coderre dans les mouvements littéraires de l'époque (terroirisme, régionalisme, romantisme patriotique, École littéraire de Montréal). Il décèle dans ses *Signes sur le sable* (son premier recueil de 1922) l'émergence d'un réalisme plus urbain, plus sentimental, thème inédit en ces temps où l'on parle encore de terres, de champs et de sols, et il y a dans ses vers en alexandrins un humour et une ironie sur l'actualité qui font sa marque de chroniqueur et de satiriste hors pair. On comprend que l'influence du «romantisme attardé de l'École littéraire de Montréal» est délaissée au profit d'une veine plus populaire, loin de l'élitisme du séminaire



Nous sommes ici dans l'antichambre du théâtre de Tremblay, des monologues de Deschamps et de Clémence Desrochers, des positions de Parti pris.

de Nicolet. L'image du poète-pharmacien assis à son «comptoir aux prescriptions» et trimant à ses poèmes s'impose. La langue populaire, insiste Foisy, «était là à attendre que quelqu'un ait l'idée saugrenue de s'en servir en poésie.» Foisy parle de «la saine agressivité d'une langue sans détour» pour parler du sort des pauvres et de l'humeur d'une économie en dents de scie. Nous sommes ici dans l'antichambre du théâtre de Tremblay, des monologues de Deschamps et de Clémence Desrochers, des positions de *Parti pris*.

La biographie comporte certaines longueurs lorsqu'il est question de la vie quotidienne de Coderre, vie routinière d'un travailleur consciencieux qu'il partage avec sa bien-aimée, temps serré et partagé entre ses nombreuses occupations, des émissions radio qu'il produit à CKAC jusqu'à ses responsabilités à titre de secrétaire de l'association des pharmaciens du Québec. Il faut également souligner que la poésie de Jean Narrache est fortement imprégnée de références à la religion catholique. Trois textes emblématiques à retenir: «Prière devant la Sun Life», «Conte de Noël», «Méditations d'un gueux au pied de la croix». On saisit vite le côté philosophe et déambulateur du vagabond, mais les références à la culture religieuse de l'époque demeurent peu étudiées par Foisy. Elles me semblent pourtant primordiales pour une mise en contexte efficace, il m'aurait ainsi semblé important de risquer un peu plus l'analyse sur ce sujet. Même chose concernant la pensée politique de Coderre. Dans ses textes pour la radio et ses chroniques, il dénonça Hitler et Mussolini, s'en prit quelques fois au Duplessis des années 30, subit la Loi du cadenas. Coderre écrit en un temps de chasse aux sorcières contre les communistes canadiens et de censure exercée par le clergé et les milieux éditoriaux québécois. Peut-on avoir une idée plus nette d'où il se situait sur le plan des idées? Se réclamait-il d'une forme de patriotisme, alors qu'il en pourfendait les excès et les hypocrisies? N'était-il que réactionnaire? On s'attendrait par moment à un portrait intellectuel un peu plus étoffé.

LE LIVRE DES HUMBLÉS

Les poèmes de l'anthologie sont truffés d'abréviations, d'élisions et d'apocopes: il faut reconnaître à Émile Coderre d'avoir donné une certaine noblesse à la transcription des phonèmes de la langue québécoise populaire. De plus, ses poèmes peignent admirablement bien des moments dramatiques et des scènes du Montréal ouvrier. Le parc Lafontaine, les rues, un cimetière ici, une statue à la mémoire d'Octave Crémazie, les passants là, des bourgeois au sortir du théâtre, un chien mort et son maître en peine, des orphelins, l'édifice de la Sun Life qui surplombe la ville, tous des lieux et des gens qui dessinent les contours de la réalité journalistique de la Crise. L'utilisation de la langue populaire était un choix novateur pour l'époque et impliquait une posture esthétique évidente. La poésie anecdotique de Jean Narrache, proche du peuple, est riche dans sa pauvreté et possède la grande force

de représenter les conflits sociaux et les rapports de force par ces scènes simples et évocatrices.

La fin de l'anthologie propose un échantillon de textes en prose, dont certains sont tirés de ses *Rêveries*. Coderre, qui avait déjà ambitionné un livre inachevé et intitulé *Le livre des humbles*, pourrait voir dans l'anthologie préparée par Foisy une certaine réalisation de cet ouvrage espéré. D'une certaine façon, on pourrait dire que l'anthologie pêche justement par trop d'humilité... La sélection des poèmes de *Bonjour, les gars!* est bien timide. Les textes de *Histoires du Canada*, des dialogues entre un vagabond et quelques figures historiques, ou de *Jean Narrache chez le diable*, souffrent du même problème. Dans un texte d'introduction, fort pertinent par ailleurs, Foisy annonce qu'une édition plus complète est à venir. Des chroniques livrées dans *La Patrie du dimanche* auraient-elles pu se retrouver dans l'anthologie? Un travail éditorial n'est pas simple, mais la sélection me semble par moment un peu anémique et ne livre pas à mon avis toute l'étendue de l'originalité du poète-chroniqueur.

UNE PAROLE QUI GUÉRISAIT

La poésie de Jean Narrache demeure un signe sur le sable de la littérature québécoise. Pourtant, on a là un précurseur de plusieurs textes de Richard Desjardins («Les bonriens»), du Pierre Perrault de *J'habite une ville*. Aussi, sa poésie signale un changement dans la sensibilité canadienne-française, et Foisy le fait voir avec habileté et subtilité. La lettre de Coderre à Alfred Desrochers dans laquelle il se livre à une critique véhémement de la littérature du terroir est substantielle. Le lire fait voir à quel point les années 30 sont mûres pour un nouvel éclairage et ont à nous dire à travers leurs mouvements littéraires contrastés et l'expression artistique des classes sociales: au lyrisme virgilien de Félix-Antoine Savard et aux descriptions parnassiennes de la Nouvelle-France que peignait Alain Grandbois s'opposent les paroles rugueuses, le lyrisme social et l'ironie de Jean Narrache!

Dans un texte paru dans *Le Pharmacien*, daté de 1952, Coderre écrivait qu'il «voit le pharmacien jouer un "rôle social et humanitaire" qui n'est pas sans rapport avec l'art de guérir et même l'art de consoler et de verser l'espoir» (p. 76). Se peut-il que nous trouvions ici résumée la définition même de sa démarche poétique? Coderre, à travers cet «engueulé de Jean Narrache», aura été pharmacien jusqu'au bout de sa plume d'écrivain. Sa poésie, tissée à même la langue du peuple, poème-héritage du pauvre, dut assurément être reçue comme une parole qui guérissait, car elle comprenait le mal de la misère. Il fallait parler pour parler; il fallait bien que quelqu'un le fasse! Un critique de l'époque la qualifia de «robuste chant d'une voix pure». Foisy a bien fait son travail de chercheur en nous le faisant connaître, ce chant. ♦

Les dossiers culturels nécessaires sont publiés dans *L'Action nationale*.

Abonnez-vous ou achetez au numéro (format PDF ou papier)

- à la boutique internet action-nationale.qc.ca
- au téléphone 514 845-8533 ou 866 845-8533

